Sources et histoire de la tradition sanskrite

Jan E. M. Houben

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/2681>

DOI : 10.4000/ashp.2681

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2018

Pagination : 318-324

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Jan E. M. Houben, « Sources et histoire de la tradition sanskrite », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 149 | 2018, mis en ligne le 11 juillet 2018, consulté le 03 août 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/2681> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.2681>

SOURCES ET HISTOIRE DE LA TRADITION SANSKRITE

Directeur d'études : M. Jan E. M. HOUBEN

Programme de l'année 2016-2017 : I. *L'opposition matière-conscience : quelques perspectives philosophiques dans la tradition sanskrite* (cours de master). — II. *Science pré-scientifique et conditions rituelles dans les anciens Brāhmaṇas*. — III. *Pāṇini et les pāṇinéens : thèmes grammaticaux, problèmes linguistiques, domaines de realia*.

I. *L'opposition matière-conscience : quelques perspectives philosophiques dans la tradition sanskrite*

En février 2016 plusieurs articles parurent dans les journaux sur « la détection » des ondes gravitationnelles. *Zeit-Online* publia l'article « Die Gravitationswellen sind nachgewiesen » par D. Lüdemann, F. Grotelüschen et M. Rauner (11 février 2016); dans *Le Monde* parut « Les ondes gravitationnelles enfin détectées » par D. Larousserie (13 février 2016). La fondation de ces articles était une annonce par l'observatoire LIGO (à Hanford, WA, et à Livingston, LO, États-Unis), le 11 février, suivi par un article dans *The Astrophysical Journal Letters* du 20 février 2016 (818 : L22), « Astrophysical implications of the binary black hole merger GW 150914 », par pas moins qu'un millier d'auteurs, parmi lesquels trois ont reçu, un an et demi plus tard, le prix Nobel de physique 2017 : Rainer Weiss, Barry C. Barish et Kip S. Thorne. L'« observation » des ondes gravitationnelles, qui consiste, en fait, en une interprétation mathématique de données générées par l'observatoire, peut être interprétée comme une confirmation d'une proposition fait par Albert Einstein en 1915, dont il s'était pourtant rétracté vingt ans plus tard. Si les ondes gravitationnelles sont considérées comme une réalité, elles confirment, à leur tour, la substantialité de l'espace qui était proposée par des savants indiens il y a deux millénaires, et, pour autant que nous sachions, dont ils ne se sont jamais rétractés. Du point de vue des théories proposées par ces anciens savants indiens, la réalité des ondes gravitationnelles, et donc la substantialité de l'espace, ne sont ni inattendues, ni étonnantes ou sensationnelles.

Par parenthèse nous ajoutons que ce qui serait en effet entièrement inattendu du point de vue de ces anciennes théories est plutôt la pluralité des types d'atome (pour commencer la liste de 29 éléments de Lavoisier, 1789) au lieu des quatre types d'atomes acceptés dans l'Antiquité indienne (« terre », « eau », « feu », « air »); la périodicité de leurs propriétés (système périodique découvert et développé en 1868-1870 par Mendeleev); ensuite la découverte de l'électron, du proton, du neutron et surtout de la vide subatomique (Rutherford et Niels Bohr).

La substantialité de l'espace était proposée et maintenue, dans l'Inde ancienne, dans plusieurs systèmes théoriques qui avaient pour but de décrire la réalité physique et ce qui était au-delà de la physique, la métaphysique; en d'autres termes : la matière et la non-matière, ou matière et conscience. Les trois principales écoles

philosophiques qui ont maintenu la substantialité de l'espace dans l'Inde ancienne étaient le Sāṃkhya, le Vaiśeṣika, et, plus tard, le Vedānta. Dans le cours nous étudions surtout les deux premiers, dont le Sāṃkhya est le système avec la plus ancienne histoire tangible dans les Upaniṣad, tandis que le Vaiśeṣika semble avoir eu une origine moins reculée dans le temps. Selon une tradition transmise en Chine et notée par H. Ui dans l'introduction de sa traduction du Daśapadārtha-śāstra transmis seulement en chinois (Ui 1917 : 4), le Vaiśeṣika, qui maintenait que la cognition (*buddhi*) est différente du soi (*puruṣa*), serait une critique sur – et donc plus tard que – le Sāṃkhya, qui maintenait que le soi (*puruṣa*) n'est rien d'autre que la cognition pure (*cit*). La formulation classique du Sāṃkhya sous forme des Sāṃkhya-kārikā, dont le commentaire le plus important est la Yuktidīpikā, est pourtant relativement récente. Le Vaiśeṣika était étudié à travers le Praśastapādabhāṣya et plusieurs commentaires sur le Praśastapādabhāṣya, surtout la Vyomavatī. L'importance de ce dernier commentaire était soulignée par Wilhelm Halbfass dans *On Being and What There Is: Classical Vaiśeṣika and the History of Indian Ontology* (1992), qui a également attiré notre attention sur le caractère insatisfaisant des éditions disponibles. Son évaluation reste aujourd'hui, 25 ans plus tard, toujours appropriée.

II. Science pré-scientifique et conditions rituelles dans les anciens Brāhmaṇas

Le rituel est souvent considéré comme incompatible avec la réflexion rationnelle et la philosophie. Pour Platon c'était souvent : ou bien le rituel, ou bien la philosophie. Un passage emblématique se trouve dans la République, lorsque le vieux Céphale quitte une discussion philosophique avec des amis pour accomplir ses *ιερά* « rites sacrés » de la journée :

Donc, cette définition n'est pas celle de la justice : dire la vérité et rendre ce que l'on a reçu.

Mais si, Socrate, intervint Polémarque, du moins s'il faut en croire Simonide.

Bien, bien ! dit Céphale ; je vous abandonne la discussion (λόγος, « débat philosophique »), car il est déjà temps que je m'occupe des rites sacrés. (παραδίδωμι ὑμῖν τὸν λόγον· δεῖ γάρ με ἤδη τῶν ἱερῶν ἐπιμελεῖσθαι.)

Bien, je disais, n'est pas Polémarque l'héritier de tout qui vous appartient ?

« Sans doute », répondit-il en riant ; et il s'en alla à ses rites sacrés.

Dans l'Inde ancienne, le rituel était, plutôt, un « lieu de savoir ». Le rituel et la réflexion rationnelle allaient de pair à travers les millénaires et n'étaient nullement irréconciliables. Le rituel védique comme transmis dans les sources classiques, les Brāhmaṇa et les Śrauta-sūtra, a même des traces explicites d'une ancienne tradition de débat philosophique, *brahmōdya*, qui se déroulait à l'intérieur du rituel lui-même (par exemple, dans l'« hymne à énigmes », Rgveda 1.164, Houben 2000). En plus, l'un des six systèmes de philosophie brahmaniques, la Mīmāṃsā, est entièrement axé sur l'interprétation, l'analyse et l'herméneutique des prescriptions rituelles. Les Upaniṣad et le Vedānta ou plus spécifiquement le Brahma-sūtra ont souvent comme point de départ des épisodes ou des contextes rituels spécifiques. Les textes les plus anciens qui témoignent de l'émergence d'une pensée scientifique ou pré-scientifique

dans plusieurs domaines, le monde physique, la langue, etc., étaient ceux du genre des Brāhmaṇa. Comme souligné l'année dernière, les premières importantes études du genre du Brāhmaṇa sont Sylvain Lévi, *La doctrine du Sacrifice dans le Brāhmaṇa*, Paris 1898; et *Die Weltanschauung der Brāhmaṇa-texte: Vorwissenschaftliche Wissenschaft*, Göttingen, 1919 par Hermann Oldenberg. Pour les historiens de la philosophie de la science il est à noter qu'une copie du deuxième livre, disponible sur gallica.bnf.fr, appartenait à la bibliothèque d'Alexandre Kojève : plusieurs soulignements, etc. dans cette copie sont probablement de sa main. Les idées et les matériaux présentés par Hermann Oldenberg en 1919 dans son livre ont donc pu influencer, dans une certaine mesure, la pensée d'Alexandre Kojève (1902-1968) quand il était encore jeune.

Comme l'a montré Hermann Oldenberg, dans les Brāhmaṇa et dans les Upaniṣad nous trouvons déjà des préfigurations du système des cinq éléments, « terre », « eau », « feu », « air », et, comme « quintessence » ou cinquième élément, l'*ākāśa*, l'« espace substantiel ». Un passage important dans ce contexte mentionné par Oldenberg, p. 58, est Śatapatha-brāhmaṇa 10.6.1. Nous l'étudiions dans le cours, en le lisant selon une accentuation normalisée. Il s'avéra de nouveau que le système minimaliste d'indiquer l'accent utilisé dans le Śatapatha-brāhmaṇa, comme l'avait déjà démontré en détail Armand Minard, permet partout, avec seulement de très rares exceptions, de déterminer l'accent linguistique. Un autre passage important dans le même contexte n'était pas signalé par Oldenberg : il s'agit de ŚB 9.4.2 qui discute des offrandes consistant en de... l'air. Selon le schéma général d'une vénération rituelle, un *yajñā* – l'automatisme avec lequel ce terme est traduit par « sacrifice » n'est pas justifié par son étymologie, ni par les plus anciens textes et contextes dans lesquels il se trouve – une substance est offerte à une divinité, à l'accompagnement de certaines prières ou mantra. Cette substance consiste normalement de ghī ou beurre clarifié, de graines de blé ou de riz, etc. Une offrande d'air se trouve seulement ici ; nous pouvons la considérer comme une démarche partiellement expérimentale qui explore l'air comme substance qu'on peut offrir – juste comme la pose des briques sous forme d'eau semble explorer l'eau comme substance à côté de la « terre » à la base des briques normalement utilisées pour construire un autel du feu (Malamoud 2004). En étudiant le passage nous avons remarqué, parmi d'autres choses, que les actes rituels traitent de l'air comme une substance, tandis que les mantra le présentent comme animé : une contradiction au moins du point de vue de nous les modernes.

III. Pāṇini et les pāṇinéens : thèmes grammaticaux, problèmes linguistiques, domaines de realia

La réalité qui retient la plupart de notre attention est la réalité linguistique qui entoure Pāṇini, le grammairien du iv^e siècle avant notre ère qui décrivait le sanskrit, ou bien, plus exactement, quelques formes ou registres du sanskrit et de la langue védique. Nous revisitions en particulier la conscience de Pāṇini des formes alternatives disponibles dans la langue, et identiques ou très proches du point de vue du sens, telles que, en français, « doux », « douceâtre », « doucereux » ; « bravoure » et – forme contestée – « bravitude ».

Si nous voulons exprimer l'existence d'une troisième personne au singulier, nous choisissons la forme appropriée du verbe « exister » et disons : « il / elle existe ». La sélection d'« existe » et le rejet d'« existent », « existons », etc. se fait presque automatiquement, mais elle suit des règles grammaticales bien définies. Ceux qui parlaient le sanskrit *et* qui connaissaient la grammaire de Pāṇini (Nord-Ouest du souscontinent indien, iv^e siècle avant notre ère), pouvaient sélectionner, dans une telle situation, d'abord la racine *bhū* dans le sens d'« existence ». Ensuite, la grammaire « demande » à son utilisateur de faire des choix sémantiques : veut-il parler du présent ou du passé ? Veut-il exprimer un agent au singulier, ou veut-il parler de deux ou plusieurs agents ? Veut-il parler de lui-même, du destinataire ou des destinataires de sa parole, ou d'une ou plusieurs troisièmes personnes ? Les règles le guident vers les affixes appropriés à joindre à la racine *bhū* « être ». Selon un système ingénieux de règles on arrive à l'affixe *tiP* – c'est-à-dire, *ti* avec certaines caractéristiques syntactiques indiqués par *P* – comme désinence qui correspond à la fois au choix sémantique d'exprimer le singulier *et* au choix sémantique d'exprimer une troisième personne. En sanskrit, comme pour la plupart des langues fusionnelles et même des langues agglutinantes, un seul affixe, une seule désinence, exprime à la fois le nombre et la personne. Ensuite, d'autres règles s'appliquent obligatoirement sur la base des caractéristiques syntaxiques de la racine et des affixes sélectionnés, et sur la base de la proximité des phonèmes. À la fin, l'utilisateur de la grammaire arrive à la forme correcte, *bhavati* « il / elle existe ». À première vue, le résultat est trivial et la façon d'y arriver extrêmement et inutilement complexe. En fait, l'exercice n'est pas entièrement circulaire, car après avoir fait les choix sémantiques, pour commencer la sélection de la racine, et après avoir appliqué toutes les règles, la forme *bhavati* à la fin est, implicitement, associée à deux « dossiers » : un « dossier » qui certifie l'exactitude de la forme *bhavati* (et donc, implicitement, le rejet des formes semblables et très courantes à l'époque de Pāṇini mais considérées sous-norme, telle que *bhoti*) ; un autre « dossier » qui enregistre les choix sémantiques faits pour arriver à la forme correcte : un sens verbal « être », le présent, un agent au singulier, troisième personne. Dans le cours nous avons illustré la dérivation de *bhavati* avec ses deux dossiers associés selon un *vademecum* traditionnel du développement progressif (*prakriyā*) des expressions linguistiquement correctes, le *Prakriyā-sarvasva* de Nārāyaṇa Bhaṭṭa de Melputtūr, dans lequel la partie « commentaire » n'a pas encore été traduite.

Une autre dimension de sophistication de la grammaire de Pāṇini a été redécouverte et démontrée en détail par le linguiste Paul Kiparsky dans un livre édité par S. D. Joshi, *Pāṇini as a Variationist* (Cambridge, Massachusetts, MIT press, 1979 ; publié simultanément à l'université de Poona, Inde), livre pour lequel Kiparsky avait reçu le « Rishi Prize » en 1981. Cette dimension est prééminente dans les sections sur les dérivés primaires et secondaires qui sont gérées par des règles très générales – qui restent valables pour un très grand nombre de règles consécutives – d'optionnalité préférentielle ou non-préférentielle. L'option préférée est exprimée, dans la grammaire de Pāṇini, par *vā*. C'était la découverte de Kiparsky, que cette interprétation rend les règles contenant les termes *vā*, *vibhāṣā* et *anyataraśyām* plus significatives que dans l'interprétation traditionnelle depuis Patañjali. La définition même de *vibhāṣā* dans AA 1.1.44 *na veti vibhāṣā* aurait peu de sens, sauf si *vā* indiquait « option préférée »

et *vibhāṣā*, inversement, « option non-préférée ». On a critiqué la thèse de Kiparsky en disant que dans la littérature en sanskrit classique il n’y a pas de support pour l’interprétation de *vā* comme indiquant une préférence. Cependant, le domaine de cette littérature est évidemment beaucoup trop large et il est en outre dominé par des textes plus tardifs où l’usage spécifique de Pāṇini n’était plus connu. Dans un article publié en 2003, « Three myths in modern Pāṇinian studies », j’ai montré que l’usage spécifique de *vā* est pourtant trouvé dans des textes d’un genre et d’une époque proches aux sūtras de Pāṇini : le sūtra rituel, par exemple le Kātyāyana-śrauta-sūtra. En fait, Louis Renou, dans « Les connexions entre le rituel et la grammaire en sanskrit » (*Journal asiatique*, 1942), avait déjà attiré l’attention à la fois sur la proximité entre grammaire et rituel, et sur l’usage de *vā* selon les commentaires des Śrauta-sūtra et des Prātiśākhya, où il est interprété *avadhāraṇe* « dans le sens de constatation » et *pūrvapakṣanirāsārthe* « dans le sens d’un rejet de l’hypothèse préliminaire », donc, dans le sens d’une préférence de la proposition introduite par *vā*.

L’interprétation des mots pour l’option qui donne un système beaucoup plus riche et sophistiqué n’était pas seulement oublié à partir de Patañjali, les problèmes qui résultaient de cet oubli étaient aussi pour la plupart « cachés » par plusieurs solutions *ad hoc* et visiblement secondaires. Mais le problème n’était ni caché ni oublié au moins dans une des traditions moins connues à côté de la tradition actuellement dominante qui commence par la révision de la grammaire de Pāṇini par Bhaṭṭoji Dīkṣita (voir ma discussion dans Houben 2008 : « Bhaṭṭoji Dīkṣita’s “Small Step” for a Grammarian and “Giant Leap” for Sanskrit Grammar »). Selon Nārāyaṇa Bhaṭṭa, dans la section sur les *nyāya* « principes d’interprétation » :

laghumārgeṇa siddhe gauravaṁ na grāhyam ity-ādeḥ kva cid anāśrayaṇād aniyatey arthaḥ / yathā veti vācye ‘nyatarasyām-graha ityādiḥ

Nārāyaṇa confirme ici à la fois l’importance du principe de la brièveté et le statut problématique du traitement traditionnel des termes de l’option dans la grammaire pāṇinéenne : si la valeur de *vā* et d’*anyatarasyām* avaient été identiques, pourquoi est-ce que Pāṇini utilise parfois *vā* et parfois *anyatarasyām* ? (voir ma discussion de ce passage dans Houben 2015 : « Pāṇinian grammar of living Sanskrit: features and principles of the Prakriyā-sarvasva of Nārāyaṇa-Bhaṭṭa of Melputtūr »). Une question à laquelle Kiparsky a donné pour la première fois une réponse détaillée et bien argumentée : *vā* est l’option préférée (et donc *vibhāṣā* est l’option non-préférée selon AA 1.1.44 *na veti vibhāṣā*), *anyatarasyām* est l’option neutre.

Pour les composés primaires la règle qui donne une optionnalité qui s’applique aux dernières 56 règles de AA 3.1 et à toutes les règles qui suivent jusqu’à la fin de l’Adhyāya 3, l’Adhyāya consacré aux affixes *kṛt*, les affixes primaires, est : *vāsarūpo ‘striyām* (AA 3.1.94), c’est à dire : « Tout affixe, qui a une forme différente (*asarūpa*) d’un autre affixe qu’il entraverait et excepté quand il s’agit d’un affixe féminin (*astriyām*), n’entrave cet affixe que préférentiellement (*vā*) (pas de façon absolue). » Transposé en français, où la restriction sur les affixes du féminin ne s’applique pas, et où la distinction entre dérivés primaires et secondaires est moins marquée, cette règle dirait que si un affixe général, par exemple, -itude pour former un mot abstrait sur la base d’un adjectif (plein, plénitude) est bloqué par l’enseignement d’un affixe

plus spécifique, ce dernier reste préférable mais ne bloque pas l’affixe général de façon absolue : « bravitude » (Ségolène Royal en 2007 : <https://fr.wiktionary.org/wiki/bravitude>) n’est pas préférable mais possible et compréhensible à côté de « bravoure ». Pour le français l’acceptabilité et l’admissibilité de « bravitude » à côté de « bravoure », et donc le statut de la « bravitude » de Ségolène Royal comme erreur ou comme invention créative, ont en fait été hautement contestées (<http://www.leparisien.fr/politique/la-bravitude-divise-les-linguistes-09-01-2007-2007664240.php>). En anglais aussi les affixes alternatifs à un affixe général a tendance à entraver ce dernier de façon absolue : celui qui juge est appelé *judge* et jamais *judger*, celui qui cuisine est le *cook*, non pas le *cooker* – mais ce dernier mot a obtenu un autre sens dans le domaine des appareils de cuisine.

Pour les composés secondaires la règle qui donne une optionnalité qui s’applique à la plupart des règles qui enseignent des affixes secondaires, c’est-à-dire, à la presque totalité de l’Adhyāya 4 et (au moins) à AA 5.1 et 5.2, est *samarthānām prathamād vā* (AA 4.1.82) : « (les règles de formation qui suivent s’appliquent) au premier terme (*prathamād*) des mots connectés sémantiquement et syntactiquement (*samarthānām*), et ceci par préférence (*vā*) ». Par exemple, AA 4.1.92 *tasyāpatyam* et AA 4.1.105 *gargādibhyo yañ* ensemble enseignent que « le descendant de Garga » est exprimé par affixer *yañ* après le premier terme, par exemple, *gargasya apatyam* > *gārgya*. Le *vā* dit, en plus, que *gārgya* est préféré à *gargasya apatyam*, mais cette deuxième expression n’est pas exclue. Comme l’a démontré Kiparsky (1979 : 35-37), partout dans la grammaire de Pāṇini ou un choix aurait été possible entre les deux expressions, Pāṇini lui-même utilise la forme dont il dit, selon l’interprétation *vā* = « option préférée », que c’est la forme préférable.

Par contre, une autre série de règles de formation complexe est pourvue d’une indication d’option non-préférée ou marginale. Il s’agit des règles de formation de composés dans le l’Adhyāya 2. Dans la formulation originale de Pāṇini, la règle *vibhāṣā* (AA 2.1.11) formait une seule règle avec la suivante, *apa-pari-bahir-añcavaḥ pañcamyā* (AA 2.1.12). Nous le savons parce que Patañjali propose de diviser la règle dans les deux parties que nous connaissons comme AA 2.1.11 et 12. Ensemble, les deux parties signifient que les mots indéclinables *apa*, *pari*, *bahis*, et les mots qui se terminent en *añc*, peuvent être composés avec des mots qui sont connectés sémantiquement et syntactiquement (2.1.1) pourvus d’une cinquième désinence (*pañcamī*), pour former un composé adverbial (2.1.5, *avyayībhāva*), mais de préférence pas. Une illustration traditionnelle de cette règle est : *prāg grāmāt* « à l’est du village » > *prāg-grāmam* (id.), et, avec l’interprétation variationnelle de *vibhāṣā*, *prāg grāmāt* « à l’est du village » est préféré à *prāggrāmam*. Conformément à la non-préférence exprimée par *vibhāṣā*, Pāṇini lui-même n’utilise nulle part dans sa grammaire l’expression composée mais toujours l’expression analytique : AA 1.4.56 *prāg riśvarān nipātāḥ* (et pas : *prāgrīśvaram*), 1.4.80 *te prāg dhātoḥ* (et pas : *prāgdhātu*), 4.2.74 *udak ca vipāśaḥ* (et pas : *udagvipāśam*)...

Nous avons étudié dans le cours plus spécifiquement AA 5.2.69 *aṁśam hārī*, en utilisant comme outil de recherche le volume IV de F. Grimal *et al.* sur les *taddhita* qui venait de paraître (F. Grimal, V. Venkataraja Sarma, S. Lakshminarasimham, *Pāṇinīyavyākaraṇodāharaṇakośa*, vol. IV, 1-2 : *Taddhitaprakaraṇa*. Le livre des

dérivés secondaires. *Rashtriya Sanskrit Vidyapeetha*, Tirupati, École française d'Extrême-Orient, Institut français de Pondichéry). Compte tenu des continuations des règles précédentes, celle-ci signifie :

L'affixe (*pratyaya*, 3.1.1) secondaire (*taddhita*, 4.1.76) *kaN* (continué de 5.2.64) est affixé de préférence au premier terme des mots connectés sémantiquement et syntaxiquement (4.1.82), c'est-à-dire, à *aṁśa* « part » pourvu d'une deuxième désinence, dans le sens de « héritant de façon obligatoire ».

En d'autres termes, dans les conditions précitées, *aṁśam hārī* « héritant de façon obligatoire d'une part (de l'héritage) » > *aṁśakaḥ* (dans le même sens), et *aṁśakaḥ* est préféré à *aṁśam hārī*. Transposée en français, une règle comparable serait : « jus fermenté des fruits de vigne » > « vin », et « vin » est préféré à « jus fermenté des fruits de vigne ».

La découverte de Kiparsky rend la sophistication de la grammaire de Pāṇini, et donc l'admirabilité de Pāṇini, encore plus grande. Ce qui confirme de nouveau que le statut de Pāṇini, le *sūtrakāra*, l'auteur des sūtra de la grammaire, vis-à-vis du savoir de la langue qui se développe dans la tradition grammaticale et au-delà, est comparable à celui d'Euclide vis-à-vis de la mathématique. Pour célébrer la brillance de ces deux auteurs qui méritent d'être étudiés par les meilleurs étudiants de chaque génération, nous composons une *sragdharā* :

'*saṁkhyā viśvaṁ vidhatte*' *sakalajagad'abhūc chabdaśaktipravṛttyā*
sarvaṁ tat pūrvakāle parivṛtataradṛk – śāstrakṛdbhiḥ praṇītam /
saṁkhyā-śabdādividyā – tṛṣṭitahṛdayakaiḥ śreṣṭaśiṣyair jagatyām
eukleydes-sūtrakārau ! bhavadakhilamatī śāśvataṁ vandanīye //

Monsieur Pierre-Sylvain Filliozat (membre de l'Institut) nous a fait l'honneur de donner, lors de notre séminaire le 18 mai 2017, une conférence sur « L'histoire de l'étude du sanskrit et de la tradition grammaticale du sanskrit en Inde et en France ».